



LE LIEN

Année 1985

BULLETIN DES "AMIS DU GRANDVAUX"

n° 19

Siège social : Mairie de GRANDE-RIVIERE

C. C. P. 2861-59 F DIJON

Dans ce 19 ième Numéro , vous trouverez :

- EXPOSITION 1985 - Page 2
- Mme BERTHE POIBLANC Page 3
- 101ème ANNIVERSAIRE des AMIS DU GRANDVAUX Pages 4 et 5
- DE BONLIEU à ROMAINMOTIER - Page 6
- LA GRANGE DE MAGUENAY - Pages 7 - 8 - 9
- SORTIE DE ROMAINMOTIER - Pages 10 - 11
- LA VIE DE NOS VILLAGES PENDANT LA GUERRE 1914-1918
Par Madame Berthe POIBLANC - Pages 12-13-14-15-16
- Monsieur Pierre CHEVASSUS - BOTANISTE Pages 17-18-19

Etes-vous sûr d'avoir réglé vos 25 Frs de Cotisation
pour l'année 1985 ??

- LES AMIS DU GRANDVAUX - MAIRIE DE GRANDE RIVIERE -
39150 - SAINT LAURENT -

CCP 2861- 59 F DIJON -

QUE SERA CETTE ANNEE , NOTRE 10 ième EXPOSITION ?..

L'expo 1985 aura pour thème , LES TRANSPORTS DANS NOTRE HAUT JURA , de 1830 à nos jours.

Commencée dès cet hiver , par moi-même, les AMIS DU GRANDVAUX vous la feront visiter cet été .

20 panneaux vous montreront l'évolution des Transports Publics., Diligences et courriers , chemins de fer , et autobus.

Si les diligences rentrent en service vers 1830 , Le Chemin de fer arrive petit a petit , à partir de 1867 .

CHAMPAGNOLE 1867 - SAINT CLAUDE 1889 - SAINT LAURENT 1890 - MORBIER 1899 - MOREZ 1900 - et enfin la liaison MOREZ / ST CLAUDE EN 1912 .

Dates de créations des chemins de fer C.F.V.

1898 - LONS LE SAUNIER / ST CLAUDE - 1901 ORGELET / ARINTHOD

1907 - CLAIVAUX / ST LAURENT / FONCINE LE HAUT -

1916 - NYON / ST CERGUES . 1917 prolongement jusqu'à LA CURE.

et en 1921 jusqu'à MOREZ -

1924 - FONCINE LE BAS / SIROD / CHAMPAGNOLE ainsi que sur NOZERROY -

Les premiers autobus sont également présents .

en 1900 par les Cars BOUVET - en 1928 les Cars CHARNU -

Les derniers panneaux vous montrent les disparitions progressives de certains de ces transports .

L'exposition se termine par les transports en service en 1985 .

Nous espérons que vous viendrez nombreux découvrir cette 10 ième Exposition .

L.CHARNU -

Je viens de vous parler de L'Expo 1985 . A ce sujet , vous pourrez admirer une magnifique maquette d'une ancienne fromagerie qui fut réalisée cet hiver, par Mr Bénigne PERRUCHON de LA CHAUMUSSE avec le concours de Mr Gilbert BESSON .

Cette très belle maquette a été offert à la Société . Je tiens , avec tous les membres des AMIS DU GRANDVAUX , a remercier vivement Mr PERRUCHON , pour son geste envers notre Société .

1985 marque pour Les Amis du Grandvaux le dixième anniversaire de la société.

Le 24 octobre 1975, quelques personnes se réunissent à St-Laurent et décident de créer une société pour faire connaître le patrimoine historique et culturel du Grandvaux. La société prend le nom "Les Amis du Grandvaux" et le siège social est fixé à la mairie de Grande-Rivière. En effet, c'est là, près du lac, que le Grandvaux prit naissance.

Je me permets de rappeler les noms des premiers membres présents ce jour là à St-Laurent :

Mr. Janod	Mr. Conus	Mr. et Mme Vincent Maxime
Mme Piard Denise		Mr. Vuitton
Mr. Michel Grosjean		Mr. Cart
Mr. Charton		Mr. Noël Gaillard
Mme Morel		Mr. Charnu
Melle Magnin Françoise		Mr. Pierre Prost
Mme Ginette Guy		Mr. Michel Poux-Moine

Depuis, certains ont quitté notre Grandvaux, d'autres, hélas, nous ont quittés.

Dès la seconde réunion le 21 novembre, nous déposons les statuts à la sous-préfecture et la société prend officiellement naissance.

1976 voit le commencement de nos activités. Notre première exposition se tient à la salle des Guillons et nous publions le premier numéro d'un numéro : le Lien, qui paraîtra deux fois par an, en juin et en décembre. A l'heure actuelle, nous avons tenu nos promesses, puisque dix neuf numéros du Lien ont paru et qu'en juillet nous ouvrirons notre dixième exposition. Nous avons cet hiver ré-édité tous les anciens numéros du Lien, et nous sommes en mesure de les procurer à ceux qui les désirent.

Chaque année, les expositions ont été organisées dans des communes et sur des thèmes différents : en 1976 aux Guillons (Grande-Rivière) (L'éclairage d'autrefois) ; en 1977 aux Piards (la boissellerie) ; en 1978 au Lac-des-Rouges-Truites (autour de la cheminée) ; en 1979 à St-Laurent (L'école d'autrefois) ; en 1980 à Fort-du-Plasne (La forge) ; en 1981 aux Bez (Grande-Rivière) (La fromagerie) ; en 1982 à Chaux des Prés (L'artisanat d'aujourd'hui) ; en 1983 à la Chaumusse (La faune et la flore de notre pays) ; en 1984 à Prénovel (Vieux livres et vieux papiers) ; et, prévue pour 1985 à St-Laurent (Les transports dans le Haut-Jura).

Trois de nos communes, Saint-Pierre, Chaux-du-Dombief et Chateaudes-Prés, n'ont encore pu nous accueillir, mais nous espérons bien y aller sous peu.

Nous avons encore d'autres activités : rencontres au Foyer-Logement de St-Laurent, promenades pédestres du premier mai, soirées débats en mars, matinée enfantine costumée dans un de nos villages, et un ou deux voyages par an hors du Grandvaux, au printemps et en automne.

A l'heure actuelle, la société compte près de 400 membres inscrits. Malheureusement, beaucoup sont éloignés et ne peuvent nous rejoindre pour chacune de nos manifestations.

Pour fêter ce dixième anniversaire d'une vie bien remplie, je propose que nous nous retrouvions cet automne pour souffler ensemble les bougies du gâteau.

Si vous êtes intéressés, veuillez nous en faire part assez rapidement.

Louis CHARNU



A un mois d'écart , la promenade pédestre et la sortie en car nous ont conduits sur les lieux où vécurent les chartreux de BONLIEU et les moines de ROMAINMOTIER (près de VALLORBE) en suisse. Mais ces deux excursions devaient nous permettre de voir divers aspects de notre région que beaucoup d'entre nous ignoraient.

Donc , le 1er MAI , sortie à pied ; on quitte les autos en forêt de TREMONTAGNE vers le réservoir d'eau de CHAUX DU DOMBIEF et on s'engage dans le chemin de BALAYRE " faut-il comprendre de BALERME , en direction de l'abbaye cistercienne près de CHAMPAGNOLE"

Pour l'un des participants ,c'est le retour sur les lieux où il était pour les derniers combats avant la libération de 1944. Une autre personne avait fait son repas de mariage à l'Hotel du Lac à BONLIEU ,une dizaine de jours avant qu'il soit incendié par les Allemands.

Nous allons sur un beau belvédère qui surplombe à pic , le Lac de BONLIEU , ou l'on découvre une partie de la Combe d'Ain.

A quelques centaines de mètres , c'est la ferme en ruines de MAGUENAY , totalement entourée de bois . On s'imagine difficilement qu'autrefois ,il y avait là , en pleine forêt ,une ferme habitée. Avec les chemins de l'époque ,combien a-t-il fallu de mois de travail aux hommes et aux chevaux pour tailler , transporter et empiler ces énormes pierres dont on retrouve quelques exemplaires. Tout est en ruines, sauf la voûte de la cave presque intacte , seil le linteau nord de la porte semble avoir légèrement glissé. Cette ferme ,aurait , paraît-il , été incendiée bêtement par les bergers qui se bagarraient entre eux pour y amener leurs troupeaux, probablement lorsque la maison cessa d'être habitée.

En ce qui concerne l'ABBAYE DE BONLIEU , abandonnée par les chartreux ,depuis 1789 , L'Abbé GRESSET nous avait fait un exposé détaillé lors d'une sortie en car en Octobre 1983 .

Après la descente vers le Lac de BONLIEU ,parmi les érables et les frênes , nous nous retrouvons au restaurant " Le Chalet" où le casse-croute de Madame CONUS est très apprécié. Nous étions 28 : 28 très contents de leur après-midi . Pourquoi s'ennuyer chez soi ,jeune ou vieux , alors qu'une telle sortie vous est proposée ? avis à ceux qui disent après coup : "Si j'avais su ? "

8

Comment le géomètre a-t-il pu appeler "Grange MAGUENAY " appartenant aux Chartreux , un bâtiment , en état de ruine avancé situé sur le versant ouest de Trémontagne , près des 3 Sources , alors que la vraie Grange MAGUENAY était vraisemblablement debout en 1752 , au vrai lieu-dit MAGUENAY ?

Peut-on avancer l'hypothèse d'une tentative - ce procès de 1752 - pour ramener le territoire des Chartreux au delà des sommets de la chaîne de L'ECHINE , frontière traditionnelle du GRANDVAUX ?

Denise PIARD .

A la demande de plusieurs personnes , nous avons fait retirer les " LIENS " depuis la fondation de notre Société .
du premier N° jusqu'au 18 ième .

PRIX de la Collection : 60 Frs plus port 13,50
soit 73,50 Frs

DU 14 JUILLET AU LUNDI 2 SEPTEMBRE 1985 :

10 ième EXPOSITION DES AMIS DU GRANDVAUX

- De nombreuses photos vous expliqueront l'évolution des transports du HAUT JURA de 1850 à nos jours..

DU Matériel ancien sera présenté ..

Cette exposition sera ouverte les Samedis, Dimanches et lundis , en après midi . de 14 H à 19 H .

Les vestiges de la grange de Maguenay I

L'arpenteur-géomètre décrit les vestiges d'un bâtiment en ruine.

Arch. dép. Jura, 5 E 189/3.

Les granges monastiques sont des exploitations agricoles aux mains des Convers, Rendus et Donnés. Ceux-ci trouvent dans leur état, partagé entre le travail et la prière, l'épanouissement de leur vie spirituelle.

Le travail s'effectue par groupes (obédiances), composés de « mercenaires » ou domestiques gagés, sous la direction d'un convers, chef d'obédience, ou d'un donné.

A Bon-Lieu, la présence d'un convers chef d'obédience est attestée dès les origines de la Chartreuse; il s'agit de Pierre en 1172. En 1208-1209 les granges nouvellement construites (après 1189) par les Chartreux dans le vallon de Trémontagne sont brûlées par les Grandvalliers qui maltraitent les Convers, enlèvent ou tuent les troupeaux.

Parmi ces granges, Maguenay 1 (vers 1209 vers 1304) nous est connue grâce au plan dressé par l'arpenteur-géomètre Arthaud, de la maîtrise des Eaux et Forêts de Besançon, en 1752, à l'occasion d'un procès entre Bon-Lieu et les communautés du Grandvaux. Les notes qui accompagnent son plan procèdent d'une démarche purement archéologique, fait rare pour l'époque: face à la découverte des substructions d'un bâtiment, il en fait le relevé le plus exact possible, pratique des « creusages », tente d'expliquer le bâtiment, et même de le reconstituer.

C'est ainsi qu'apparaissent les granges des Grandes-Chiettes (première mention en 1252), de Monant, du Puits (1268) et du Saugeot (1286), cette dernière associée à un moulin sur la Sirenne. De ces granges dépendent des terres, des bois et des pâturages sur lesquels paissent des troupeaux d'agneaux (1211), de moutons et de « bêtes à cornes » (1235), de brebis (1237). L'économie cartusienne est une économie en principe essentiellement pastorale. En 1337, les granges des Grandes-Chiettes et de Monant sont dirigées par un Rendu clerc, Jean de Clairvaux, qui a une petite équipe: Jean dit Olivier, valet chargé des chevaux, Humbert dit Boscherel, valet des Grandes-Chiettes, et Jean dit Monann, prébendier.

Ces granges sont accensées dans la seconde moitié du XIV^e siècle: Le Puits (1361), Saugeot (1366), Monnant (1378). Elles sont accensées à des anciens domestiques gagés, mercenaires, qui y ont travaillé. Il n'y a en effet alors plus de Convers, phénomène constaté dans l'ensemble de l'ordre cartusien.

Les témoignages recueillis avaient attiré son attention sur des vestiges de bâtiments (point 111 de son plan) que l'on disait être les ruines de l'ancienne maison des frères convers de Bon-Lieu. Il situe la « ruine » par rapport à la Chartreuse: 1 830 toises (ou 1 140 perches 9 pieds et demi, ancienne mesure) séparent les deux bâtiments. Les structures se trouvent sur le versant ouest du vallon de Trémontagne, non loin des trois sources de la Vallière.

Le plan est relevé le plus exactement possible. Le bâtiment forme un rectangle de 64 pieds sur 48 pieds; il se divise en six « membres ou cours » eux-mêmes subdivisés. Le mur extérieur (a) a un pied et demi d'épaisseur. Il est monté de quelques rangées de pierres mises les unes sur les autres. Sur l'un des côtés, il y a deux rangées de pierres; sur un autre, autant en une partie, mais seulement une seule rangée dans une autre partie. Aucune fondation ni à l'idée de le vérifier par « deux creusages » faits aux angles Nord-Ouest et Sud-Ouest. Au mur du couchant, il subsiste une petite partie composée de plusieurs rangées donnant une hauteur totale de deux pieds et demi. « L'archéologue » note qu'il n'y a eu aucun emploi de la chaux.

Les murs intérieurs ou cloisons sont parallèles les uns aux autres et délimitent « six cours ou rains », d'inégale dimension, notés b, c, d, e, f e g. L'arpenteur fait les remarques suivantes au sujet de ces différentes cloisons:

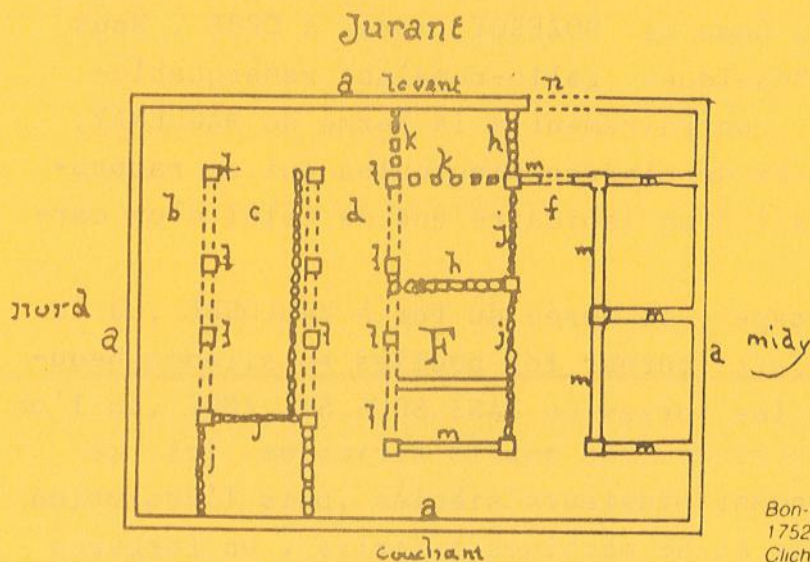
- cloison h: pierres à plat, serrées les unes contre les autres.
- cloison j: pierres, de cinq à six pouces d'épaisseur, mises sur le chant bout à bout; un seul rang de pierres.
- cloison k: pierres mises à plat, légèrement séparées les unes des autres.
- cloison l: pierres isolées; sans doute des socles de colonnes.
- cloison m: un simple rang de pierres ayant un pied de largeur et « mises sur terre sans aucun creusage ».

Après avoir relevé le plan exact et les caractéristiques diverses du bâtiment, le géomètre est amené à se poser des questions et à interroger les habitants des environs au sujet du défaut de fondation et du peu de largeur des murs. Voici le fruit de sa réflexion et de celle des autochtones:

— Le bâtiment n'est pas un simple chalet de particulier mais une maison capable d'abriter beaucoup de monde, de bétail et d'instruments de labour.

— Ce n'est pas une maison de pierre portant une charpente, mais une maison de bois dans laquelle les principales pièces (piédroits, montants, colonnes, sablières, traverses assemblées à tenons et mortaises) faisaient un tout lié et « rempli de plateaux » définissant les séparations et « glandures », où il en était besoin; les sablières étaient posées sur les pierres placées à plat et de chant, les colonnes sur les pierres isolées « qui enfermaient les socles ».

— L'entrée du grangeage, assez importante pour laisser passer des voitures, devait se trouver en « n ».



1. Galondage.

Bon-Lieu - Relevé des substructions de Maguenay 1 par Arthaud, 1752
Cliche Arch. dep. Jura/H. Hours.

Un mois plus tard , c'est la sortie de printemps , au départ de ST LAURENT et la visite du train-expo sur les travaux pratiques dans les écoles ; on y trouve notamment un petit journal local rédigé par les élèves de 6 ième et leur professeur , Mr GOBERT de ST LAURENT " LOU GRANDVÂ " .

Et le car démarre en direction de BOIS D'AMONT . Le temps brumeux nous cache en partie la Vallée de l'ORBE et le Lac de JOUX ; par contre , une heureuse surprise : le passage à L'ABBAYE (Suisse) des vaches " Simmenthal " (jaune foncé) qui partent en transhumance sur les hauteurs ; certaines coiffées d'un énorme bouquet de fleurs artistement disposées sur leurs cornes avec le tabouret de traite. Des sonnettes énormes , du modèle ovale qui nous changent agréablement des pétarades de nos véhicules à moteur . Les chevaux et quelques chèvres ferment la marche : inutile de préciser que les bergers et surtout les bergères portent la tenue folklorique locale et qu'ils assurent le passage du bétail le mieux possible au milieu des files de véhicules interminables dans les deux sens.

Ensuite la Dent de VAULION d'où l'on découvre , par temps clair , huit lacs ; hélas la brume nous dévoile partiellement le Lac de JOUX , et quelques villages proches, ainsi que les sommets voisins LE MONT DORE , LE SUCHET , .

Et se fut la descente sur VAULION et ROMAINMOTIER , puis le repas tiré du sac que nous avons pris dans la nature. Puis visite de l'Abbaye qui nous émeut par son ancienneté , sa conservation, les beautés de l'architecture. Ce sont nos saints locaux , ROMAIN et LUPICIN qui ont choisi ce lieu pour fonder le premier établissement monastique . L'abbaye étant protestante , le pasteur actuel est le 41 ième depuis le départ des moines.

Puis ORBE , où nous ne relevons pas de trace de la Bienheureuse Louise de SAVOIE , la Dame de NOZEROY , morte à ORBE . Nous visitons avec intérêt les Mosaïques gallo-romaines remarquablement bien conservées . Ici , contrairement à la Ferme de MAGUENAY, c'est un assemblage minutieux de pierres minuscules qui se rapproche peut-être plus du travail d'un lapidaire que de celui d'un carreleur.

Enfin , dernière étape , le musée du fer à VALLORBE , où la roue actionnée par l'Orbe fait tourner les poulies en silence. Beaucoup de ressemblance avec les forges de NANS SOUS STE ANNE , où l'on fabriquait surtout des faux et de gros outils agricoles. Ici, ce sont surtout les limes , pendant plusieurs siècles , puis l'évolution vers des pièces d'horlogerie et de machines à écrire . Un forgeron fabriqua devant nous ces clous à tête cabossée qu'on appelle des

J'avais 20 ans quand sonna la guerre de 1914. Nous fûmes marqués pour la vie par les épreuves de ces 5 années de douleur.

LA DECLARATION DE GUERRE

La France était en grande partie paysanne. Dans notre Grandvaux, au mois de juillet, on rentrait le fourrage. Cette année-là, en 1914, un temps de pluie et d'orage avait duré tout le mois. Pas une voiture de foin sur les greniers. Mais tout ce mois, on parlait de la guerre. Nous, les femmes, en ce temps-là nous ne prenions pas les choses au sérieux. Depuis quelques années déjà, circulaient certains bruits et cela passait...

Un vendredi (le 31 juillet), tous les gens du quartier étaient réunis pour ramasser du tilleul ; nous aimions être ensemble, nous nous amusions. Le beau temps revenait ; alors tous au travail des champs, beaucoup de foin par terre qui s'abîmait.

L'après-midi, voici les gendarmes qui apportent à quelques hommes du pays des dépêches leur ordonnant de rejoindre leur unité immédiatement. Cela faisait déjà réfléchir.

Le samedi 1er août, j'étais avec mon frère Paul ; nous finissions d'accacher dans un champ, et voilà que vers 6h du soir, toutes les cloches des environs se mirent à sonner ensemble le tocsin. Oh! que c'était lugubre! Instinctivement, nous nous sommes mis à genoux pour une prière. Tout en pleurant, nous sommes arrivés à la maison, où maman pleurait aussi, papa à ses côtés, bien triste aussi... et voici que notre frère aîné arrive aussi, ainsi que ma pauvre soeur. Sans nous parler, nous avons beaucoup pleuré.

Ensuite mon frère aîné a pris son livret militaire et est parti rejoindre ses copains tandis que papa prenait la parole pour nous dire " ne nous laissons pas abattre. Où que nous soyons, nous ferons notre devoir, quand ce sera dur, soyons courageux."

Alors nous avons repris le travail de la maison. Tandis que les voisins arrivaient, les hommes tenant leur livret militaire. Tous partaient le lundi rejoindre leur ville de garnison : Lons, Besançon, Belfort. Les classes 11 et 12 étaient déjà sous les drapeaux, la 13 déjà à la frontière. Tous les hommes étaient mobilisables jusqu'à 48 ans, sauf les handicapés et les pères de 6 enfants et plus.

Nous sommes allés au lit très tard. Le temps était calme. De mon lit, j'entendais siffler les trains. Ils arrivaient à St-Laurent pour emmener les hommes le lendemain.

Dimanche, au matin, papa nous a dit " il nous faut rentrer le foin aujourd'hui, demain, on ne pourra pas." Je suis allée à la 1ère messe nous en avions deux chaque dimanche.

Et le lundi est arrivé. Papa est parti à la gare accompagné par mon frère. Chaque train qui passait était bondé et il en passait toutes les heures, tous dans la même direction, mon frère n'a pu partir que vers le soir ; et il n'est pas revenu à la maison.

Le mercredi, notre cheval partait, attelé à une voiture. Ce cheval passait chaque année la révision au canton et faisait partie des

.../...

chevaux aptes à partir en cas de guerre. Les gens du pays devaient **13**
conduire leurs chevaux jusqu'à Dole.

On a du louer pour la saison, un vieux cheval exempt de réquisition.
A l'automne, on acheta un boeuf... Il fallut bien faire avec; notre
vie de misère commençait...

Les jeunes ne partirent pas tous en même temps :

- la classe 14 partit le 10 septembre,
- la classe 15 au mois de décembre 1914,
- la classe 16 au mois d'août 1916,
- La classe 17 au mois de décembre 1916,
- la classe 18 au milieu de l'année 1917 et
- la classe 19 au printemps de 1918.

Mon frère aîné instruisait la classe 19. Le 12 juillet, il y eut un
accident à Montciel, près de Lons : leur caisse de munitions a sauté
à ses pieds. 3 heures après, il mourait, le ventre labouré. On le
ramena au pays, enterré le 14 juillet.

(Le 2eme frère fut blessé en Champagne, en septembre 1915 : 2 nerfs
de la main droite coupés, dont le pouce).

LES NOUVELLES

Plus de nouvelles!

Les trains n'avaient pas d'horaire, quand les soldats arrivaient à
destination, ils n'avaient ni papier, ni encre, ni plume. On n'a reçu
les premières nouvelles qu'après la bataille de la Marne. C'était dur!
Et aussi que de mensonges! Papa courait chaque jour aux nouvelles à
la mairie. Les nouvelles y arrivaient par dépêches, on les affichait
on avait l'impression de ne rien savoir; on se croyait victorieux
partout... Hélas ! L'Etat-major a envoyé nos troupes en Alsace et
en Lorraine. Les Boches essayaient d'arriver sur Paris. Un soir,
ma soeur et papa vinrent nous dire qu'un homme natif du pays s'était
trouvé à Paris, les Boches y arrivaient déjà., que nos députés
avaient trois trains prêts à partir pour Bordeaux, pour s'embarquer
ensuite pour l'Amérique, que les taxis parisiens étaient mobilisés
pour aller à la rencontre de l'ennemi, que nos soldats avaient reçu
l'ordre de ne plus reculer, de se faire tuer sur place. Les nouvelles
étaient vraies. Ce fut encore une nuit cruelle.

Chaque fois que l'on apprenait qu'il y avait eu une bataille, on
savait à peu près où nos soldats se trouvaient. On s'en inquiétait
car les soldats ne pouvaient en parler qu'après. Les lettres mettaient
à peu près 8 jours pour arriver, mais, s'il y avait attaque ou dé-
placement des troupes, il fallait parfois 3 semaines. Pour les blessés,
c'était plus rapide. Et puis on écrivait vite aux autres soldats
pour leur transmettre les nouvelles des uns aux autres. On ne mettait
pas de timbre : Bien heureusement, car on écrivait beaucoup. Avant
la guerre, nos parents nous défendaient d'écrire à un garçon, mais
cela avait changé. Nos parents lisaient chaque lettre et puis il
fallait donner des nouvelles à tous, quelquefois c'était papa qui
répondait.

Quand de mauvaises nouvelles arrivaient de l'un des nôtres, on était
bien affligé. Comme on entourait les parents affligés ! On s'en in-
quiétait et s'il y avait un blessé, on attendait la convalescence
avec impatience.

Regardez sur notre monument aux morts, il y a 40 noms et nous étions
à peu près 1000 dans ce temps là. Je suis âgée, j'ai vu bien des
misères, mais quand je pense à ceux-là, il m'arrive encore de pleurer
et je prie pour eux.

Le plus vieux de mes frères faisait partie des troupes envoyées en Orient. C'était à peu près tous des Francs-Comtois partis en octobre 1915. Ils allèrent jusque sur le Varvar en Serbie. Il y eut peut-être moins de pertes, mais ils furent très malheureux. On essayait de leur envoyer des colis.

On y mettait des bouteilles dans lesquelles on avait enfilé des petits fruits sauvages, des prunes et des petits pois. On bouchait bien avec des lièges retenus par des fils de fer, on les cuisait - il n'y avait pas encore de bocaux de stérilisation. Donc ces bouteilles étaient mises dans les colis. Les boîtes de fer étaient recherchées, on y mettait des confitures, du beurre, du gruyère bien enveloppé avec du papier de chocolat, le tout cousu dans un linge blanc.

On donnait au boulanger un gros saucisson qu'il cuisait au milieu d'un pain bien cuit. Quand on pouvait avoir du chocolat, puis du saucisson sec de Lyon bien emballé et cousu dans une étoffe.

Sur le front français, ils étaient bien nourris, si l'on peut dire, mais parfois le ravitaillement n'arrivait pas. Les soldats étaient heureux de partager ensemble quelque chose venant de la maison. Nous n'avons jamais rien touché pour faire ces colis. Les aides étaient réservées à ceux qui avaient des prisonniers.

Je vous assure que nos soldats n'ont jamais été oubliés : les 1ers prisonniers arrivèrent en septembre 1915. Nous recevions nos soldats, heureux de les revoir, quel qu'ils soient. Fierté et amour ! Tous habillés en bleu horizon. On saignait pour leur donner tout ce qui pouvait leur faire plaisir. On lavait, faisait bouillir tout leur linge pour enlever les poux et puis on remplissait les musettes, bien garnies devant et derrière.

C'est l'amour de notre monde qui nous donnait la force de vivre...

RESTRICTIONS

Tout d'abord, personne ne pensait à ce qui allait se produire : au départ des soldats, on disait : ce ne sera pas tout, dans 15 jours, ils seront là. Mais rapidement, on a connu le "manque pour manger" et l'habillement. Dans nos campagnes, on était tellement habitué à vivre de nos produits que l'on conservait le mieux que l'on pouvait. Nos mamans n'étaient pas des génies ; elles n'allaient pas à l'usine, mais savaient nous arranger de bons repas sans dépenser de l'argent, mais sans compter les heures de travail. On était presque tous des paysans. Il n'y avait pas beaucoup d'argent dans les maisons, mais jamais de dettes. La paye arrivait à l'automne : on comptait ses sous. Si l'année avait été bonne, les parents voyaient ce qui était le plus utile, un reuble, du linge, de l'habillement. Si l'année avait été mauvaise, les parents disaient : attendons l'année prochaine. Contents, pas contents, c'était pareil...

Un jour, papa, envisageant les restrictions nous dit " prenons le pain chez le boulanger et gardons notre farine". C'était des sacs de 125 kg. Pour le vin pareil : nous avons acheté le vin au marchand et gardé le tonneau pour les mauvais jours.

Ma soeur aînée qui cousait était rentrée à la maison. Elle a transformé tant d'habits ! Les gens étaient habitués à l'économie. Rien pour la poubelle. Ce qui s'usait à une chose passait à autre chose. On se donnait beaucoup entre gens lorsque les habits devenaient trop petits. Pour les chaussures, on était accoutumé aux sabots, ce qui économisait les chaussures en cuir et puis avec de vieux draps, on ...

faisait des chaussons, des pantoufles très confortables.

Plus tard vinrent les tickets. Le sucre, le café, le riz, le pain nous manquaient. Pour remplacer l'huile, maman mettait de la crème pour la salade. Les petits veaux que nous nourrissions avaient du lait écrémé, on leur augmentait un peu la portion. Nous élevions beaucoup de lapins : on en tuait un gros toutes les semaines : nos frères n'étant pas là, cela faisait 2 jours.

Et puis le cochon : on ne savait pas conserver comme aujourd'hui. C'était mis au sel : les jambons vite retirés et séchés. Le lard aussi, on en faisait rotir une tranche. On la retirait, c'était la viande et puis on mettait les légumes. Et toujours la soupe épaisse avec du lait ; c'était très bon. Des oeufs quelquefois.

Pour la nourriture, nous, on n'a pas souffert. On n'a pas mangé ce qu'on voulait, mais bien organisé, ça allait. Le café, c'était dur mais une infusion noire avec beaucoup de lait et le sucre au compte goutte. Papa ne voulait pas qu'on prenne de la saccharine.

Jamais on ne se plaignait de rien, ni chez nous, ni dans les familles que je connaissais. Et le meilleur de nos provisions ou de nos productions était gardé pour le colis aux soldats ou pour le jour où arriveraient les permissions.

Pour le tabac, c'était rationné aussi. Papa était gros fumeur. Mon frère aîné qui ne fumait pas lui en envoyait quand il le pouvait. Le 2ème frère lui en faisait aussi parvenir quelquefois.

Au début, nous tricotions beaucoup pour nos soldats. Chaussettes, mitaines, passe-montagne, tricots, mais les soldats en tranchées n'ont jamais rien reçu. Papa nous a défendu de continuer - il fallait garder pour quand ils viendraient en permission.

Les allocations datent de la guerre 1914. Où les chefs de famille étaient soldats, on donnait, je crois, 0,50 f par enfant et 1,25 f à la maman. Il a fallu se battre pour que cette allocation soit donnée aux paysans et beaucoup de femmes de paysans ne touchèrent pas de rappel. Les enfants touchaient jusqu'à 13 ans ; après ils pouvaient gagner leur vie, beaucoup allaient petits bergers, car à ces dates, on ne connaissait pas le barbelé pour limiter les champs.

LA GUERRE

On parla de miracle pour la bataille de la Marne. Que s'était-il passé ? Voici ce que mon mari m'a affirmé :

Toute la moisson était dans les champs, en moyettes ou autrement. Les Boches ont nourri leur chevaux avec notre moisson fraîche à volonté et les chevaux en étaient friands. Ils en eurent les jambes coupées. (Malades).

Et les hommes, la nuit, s'enfilaient dans les caves, défonçaient les tonneaux, et n'ayant pas l'habitude du vin, ce fut pour eux la débacle, heureusement pour nous, car ils savaient faire la guerre.

Ils ont creusé les terres tranchées, assez en arrière, pour prendre des positions. Les nôtres se ressaisirent - il arriva des troupes fraîches. Les Boches eurent peur de se faire encercler et aussi commença la guerre des tranchées.

A l'arrière, on disait "ils ne passeront pas l'hiver". Hélas, les Boches voulaient la guerre, tout était préparé - les tranchées pour

se terrer, la cuisine roulante, leurs hommes habillés de sombre, plus de galons ; des casques et des munitions de toutes sortes.

Et les nôtres ! pantalons et képis rouges, galons qui brillaient : pas de vraies munitions !

Le peuple chez nous a compris : tous la main dans la main où que nous soyons ! Les usines travaillaient pour l'armée ; les femmes les vieux, les gamins, tous au travail où on les appelait. Et dans nos campagnes, la même chose : plus de politique, adieu les querelles ! Bien des choses, il fallait apprendre : avec de la volonté et de s'entendre on y arrive.

Que de fois, on se cachait pour pleurer, mais il fallait du courage encore du courage, toujours du courage, sans quoi : Pauvre France !

Je vais cependant vous dire que dans les années 1917, plusieurs de nos régiments se révoltèrent. Il faut les comprendre : ils en avaient assez.

Je vais vous dire aussi que quand les américains sont arrivés, la plus petite paye de leur soldat était de 5f par jour et les nôtres avaient 5 sous par jour - quand les troupes venaient au repos, les américains faisaient une fête innommable alors que les nôtres les regardaient.

Malgré cela, la vie fut changée en bien pour nous et tourna au découragement pour l'ennemi. Nos soldats eux aussi ont senti qu'ils tenaient le dessus : ils nous disaient " ce n'est plus rien de faire la guerre : on les aura " malgré cela, il fallait encore lutter.

ARMISTICE

Le 11 novembre, les cloches se sont mises à sonner à l'Abbaye, et longtemps ; on se cherchait pour s'embrasser : c'était la fin de nos misères, mais, c'est difficile à croire. Un jour de fête, où on a beaucoup pleuré dans les familles : un enfant qui ne rentrerait pas parfois 2 ou même 3... et puis, les estropiés, les malades. C'était dur.

Les soldats étaient partis ensemble, mais les retours furent bien échelonnés. Il a fallu discuter, faire des arrangements avant de retourner au pays et signer la paix au mois de mai 1919. Ensuite la démobilisation est allée vite.

Je ne connais plus les ménages où la femme ne soit pas restée digne d'éloge par sa bonne conduite. Les femmes étaient chefs de famille. Au retour du soldat, il y eut parfois quelques discussions, mais vite apaisées.

Traversez la France, dans le moindre village, vous trouvez le monument où sont inscrits les noms de tous les tués de ce pays. Mais on n'y inscrit pas, on ne compte pas les mutilés de toutes sortes, les blessés qui, à peine guéris, remontaient aux tranchées. Ils étaient humiliés de nous raconter tant de souffrance. C'est une horreur ce qu'ils ont pu endurer, si longtemps, frôlant la mort à tout instant. Le froid, la faim, la "dure", blessés et toujours la mort à portée; ravagés par les poux, sans pouvoir s'en débarrasser. Quand l'un tombait dans une attaque, blessé, entre les lignes et ne pouvant pas se sauver, l'un risquait sa vie pour le ramasser.

Ils furent tous des héros !

-:-:-:-

Pierre CHEVASSUS 1897 - 1984

=====

Mardi 18 décembre 1984, Pierre CHEVASSUS disparaissait brutalement. Né le 11 Avril 1897 à Bonneville (Haute-Savoie) il allait vers ses 88 ans. Fils d'instituteur, il avait fait de solides études primaires à Ornans sous la conduite de son père, puis secondaires à Paris au Lycée Louis Le Grand, études interrompues en janvier 1916 par la mobilisation, reprises et terminées à la fin de la guerre. Il passe le baccalauréat série Lettres puis Sciences. Admis à l'Ecole Normale Supérieure sur la liste supplémentaire et à Polytechnique, il opte pour cette dernière où il poursuit sa formation de 1920 à 1922. A sa sortie il est tenté par l'astronomie, les Chemins de fer, les Eaux & Forêts; il choisit finalement la carrière militaire après bien des hésitations et un séjour à l'Ecole du Génie Militaire de Versailles.

En 1925, Pierre CHEVASSUS prend un congé de 3 ans qu'il renouvelle pour soigner son père gravement malade. A la reprise de son activité il participe à l'édification de la ligne Maginot.

En mars 1932, Pierre CHEVASSUS épouse Lucie BOUVET-MARECHAL, institutrice en poste à Cousance. De cette union naissent 2 fils : Jacques en 1933 et Claude en 1938.

Mobilisé au début de la Seconde Guerre Mondiale, en tant qu'officier du génie, Pierre CHEVASSUS a une conduite exemplaire, ce qui lui vaut l'attribution d'une citation à l'ordre de l'armée. En 1949 à 52 ans, atteint par la limite d'âge, il prend sa retraite avec le grade de Commandant.

Après avoir habité Toul, Belfort, Dijon, Pierre CHEVASSUS s'installe définitivement à Gevingey en 1960, alors que sa femme Lucie vient elle aussi de prendre sa retraite. Malheureusement, le 8 Avril 1979 Lucie meurt. C'est la consternation, l'anéantissement total pour Pierre CHEVASSUS. Ses nombreux amis l'entourent alors de leur chaleureuse affection pour tenter de le sortir de ce fâcheux passage. Il continuera à entretenir sa maison, sa vigne et ses propriétés, mais devra cependant ralentir le rythme de ses activités. A nouveau, en Février 1983, le malheur le frappe : son fils aîné Jacques décède à son tour. Au printemps 1983, il est victime d'une phlébite dont il se remet bien. Le 8 Décembre 1984 une petite embolie pulmonaire le frappe; il semble s'en sortir, mais le 18 Décembre 1984 il est

retrouvé mort à son domicile. Il sera inhumé le 21 dans le petit cimetière de Gevingey, aux côtés de son épouse, en présence de tous ses parents et amis qui l'aimaient et l'estimaient.

Si sa valeur et ses mérites militaires ont été reconnus et récompensés par l'attribution d'une citation à l'ordre de l'armée et le grade d'officier de la Légion d'Honneur, c'est surtout par sa compétence notoire en matière de botanique que nous l'avons connu et apprécié. Très jeune, en effet il est intéressé par la botanique et dès l'âge de 12 ans, il constitue son premier herbier. Pendant toute la durée de ses études, de sa carrière, de sa retraite, il profitera de ses temps libres pour fréquenter les jardins botaniques, musées, expositions et étudier les herbiers des auteurs célèbres.

En 1957, Pierre CHEVASSUS adhère à la Société Botanique de France. En 1961, il est élu Président de la Société d'Histoire Naturelle du Jura, succédant à Monsieur LACHAUSSEE. Il assumera ses fonctions jusqu'au printemps 1984 cédant la place à Monsieur SENENTE, directeur du Lycée Agricole de Montmorot.

Toujours très affable et courtois, il possédait de rares qualités humaines. Sa porte a toujours été largement ouverte à ceux que la botanique intéresse. Spécialiste entre autre des carex, il a souvent été consulté pour des déterminations difficiles. Il a dirigé les études de nombreux élèves pour leur propre plaisir ou pour la réalisation d'une thèse. Jean-François PROST, de Damparis qui, le connaissant très bien a pu recueillir et me fournir les éléments pour cet article, fut l'un d'entre eux.

A Dijon, Monsieur CHEVASSUS fréquente assidûment le jardin de l'Arquebuse dont le directeur Monsieur POINSOT deviendra son ami. Son inlassable activité le conduit à rédiger un important courrier du plus grand intérêt scientifique; Il adhère à de nombreuses associations, participe à d'innombrables expositions, colloques, réunions; en particulier, il représentera la Franche Comté lors des réunions préparatoires à l'établissement de la liste nationale des plantes méritant protection.

En 1975, il installe son important herbier qu'il a constitué tout au long de sa vie, dans un local spécialement aménagé. Cet herbier qui compte 14000 espèces dont 6000 classées selon la flore de FOURNIER, et sa mise en ordre auront été pour Pierre CHEVASSUS un souci permanent ainsi qu'il ma le disait encore le 27 Octobre 1984 au cours d'une conversation téléphonique.

Malgré une arthrose qui lui imposait l'usage d'une canne, jusqu'à ses derniers instants, il a conservé l'usage intégral de ses facultés.

tés intellectuelles demeurées intactes. Il s'est accroché à ses activités botaniques jusqu'à sa fin, comme à une bouée, ainsi qu'il aimait le dire. Le 30 Septembre 1984, il participait encore très activement à l'exposition de Saint-Laurent.

Pierre CHEVASSUS nous laisse un précieux héritage constitué par une importante correspondance avec ses collègues français et étrangers, de nombreux articles très documentés et d'une grande rigueur, son herbier, une très riche bibliothèque ainsi qu'un ouvrage écrit en 1973, en collaboration avec sa femme Lucie : " Fleurs du Jura " qui est un véritable hymne à la nature.

Dans les années 20 Pierre CHEVASSUS avait une soeur à l'Ecole Normale, qui *elle même avait* une camarade Lucie BOUVET-MARECHAL née le 19 Octobre 1900 originaire du Grandvaux et directement apparentée à la famille BOUVET bien connue à SAINT-LAURENT. Lucie s'intéressait beaucoup aux étoiles. Tous les soirs elle scrutait le ciel à la recherche de constellations de plus en plus lointaines. La soeur de Pierre révéla à sa camarade que son frère, fêré d'astronomie connaissait le nom de ces étoiles. Fatalement leur rencontre devait avoir lieu. Pierre ayant tout expliqué à Lucie de la mécanique céleste et Lucie ayant tout compris, leur amour put maître sous le signe des étoiles pour aboutir à un mariage en 1932 et se poursuivre durant 47 années sans nuages.

Madame Lucie CHEVASSUS a participé à l'exposition de Saint-Laurent le 1er Octobre 1978. Ce jour-là elle retrouva Mademoiselle Anne-Marie LACROIX institutrice en retraite, camarade d'Ecole Normale et qu'elle n'avait plus revue depuis leur sortie.

Ce fut pour moi ce jour-là, malgré les soucis inhérents à l'organisation de l'exposition, une joie de prendre quelques instants pour permettre et assister à ces retrouvailles émouvantes.

Pierre CHEVASSUS nous a quittés, mais avant son départ et jusqu'au dernier instant il a oeuvré pour que ses connaissances ne disparaissent pas avec lui. Notre consolation, c'est de le savoir encore aujourd'hui présent parmi nous par l'esprit. Nous voulons garder l'espoir et continuer dans la voie qu'il nous a tracée; ce sera pour lui sa plus belle récompense.

Henri MICHAUD

Président de la Société des
Naturalistes de Saint-Laurent

